

# THÉÂTRE ET BALAGAN

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.

## Isabelle Lafon : l'amitié entre Akhmatova et Tchoukovskaïa, ça n'a pas de prix

**J.-P. Thibaudat**

chroniqueur

Publié le 07/12/2014 à 15h02



Scène de « Deux ampoules sur cinq » (Pascal Victor)

En 1938, année de grande terreur en Union soviétique, deux femmes exceptionnelles se rencontrent. Chacune vient de voir partir un être cher.

L'une, [Anna Akhmatova](#), est une poétesse aimée, admirée depuis son premier recueil « Soir » paru en 1912 (il vient d'être réédité aux belles éditions Harpo & dans une nouvelle traduction). Depuis 1921, date de l'exécution de son premier mari, l'écrivain [Goumilyev](#), elle est interdite de publication. En 1938, Anna cherche des nouvelles de son fils, Liova, arrêté pour la deuxième fois et envoyé en relégation en Sibérie (il ne reviendra qu'en 1956).

L'autre, [Lydia Tchoukovskaïa](#) est la fille de l'écrivain Korneï Tchoukovski, elle-même écrit. Lydia est en quête d'informations sur son mari, arrêté (il a été très vite exécuté, elle l'apprendra beaucoup plus tard).

Cette même année, 1938, le poète [Ossip Mandelstam](#), grand d'ami d'Anna Akhmatova, arrêté (une fois de plus) et déporté, meurt dans un camp de transit du Goulag, à Magadan dans l'extrême est de la Sibérie.

### Un livre précieux qui paraît à l'étranger

Le 10 novembre 1938, Lydia commence une sorte de journal de ses conversations, promenades et voyages avec Anna Akhmatova. Première phrase :

« Hier, je suis allée chez Anna Andreevna pour affaire. »

Le mot « affaire » désigne tout ce que j'ai énoncé ci-dessus et dont le journal ne dit rien. Pas un mot. Trop dangereux pour Lydia, Anna et leurs proches. Bien sûr, quand elles se voient, à mots couverts, elles ne cessent de parler de « l'essentiel » : leurs démarches, leurs supputations, les nouvelles qu'elles glanent de leurs « morts de la nuit » (comme l'écrira Akhmatova dans un poème). Mais « tout cela est soigneusement absent de ces lignes », écrira Lydia dans un préambule lorsque le journal paraîtra en 1980, longtemps après la mort de son amie en 1966. Une parution hors des frontières de Union soviétique, en France, chez Albin Michel dans l'excellente collection Domaine russe dirigée par Lucie Cathala – sous un titre fautif « Entretiens avec Anna Akhmatova » alors que le titre russe parle plus justement de « Notes sur Anna Akhmatova ».

C'est un livre important, clef pour entrer dans la vie quotidienne d'un écrivain sous la terreur soviétique mais qui va bien au-delà de son sujet,

tout comme son pendant, « Contre tout espoir » de [Nadejda Mandelstam](#) ne se limite pas aux souvenirs sur son mari. Les « Entretiens avec Anna Akhmatova » de Lydia Tchoukovskaïa, est malheureusement un livre épuisé sans qu'on ait songé à le rééditer (honte à Albin Michel).

## Doter de « parole un monde sourd-muet »

Il faut donc remercier au centuple la metteuse en scène [Isabelle Lafon](#) pour l'avoir adapté, largement et librement pour la scène. Son spectacle titré « Deux ampoules sur cinq », vibrant et saisissant, met en scène à la fois ce livre et ces deux femmes.

L'actrice Isabel Lafon, dont on sait l'immense et délicat talent, interprétant le rôle d'Anna et Johanna Korthals Altes, une révélation comme on dit, celui de Lydia. Duo autant que dialogue faits de complicité. Non l'admiratrice timide face à une écrasante égérie, mais deux amies d'infortune, deux folles des mots, deux femmes se dépatouillant avec la vie comme elle va durement à l'heure des répressions staliniennes, deux rejetons de la poésie russe, lait dont elles ont été abreuvées depuis leurs premières langes – « les premiers vers d'Anna, je les connaissais depuis l'enfance », dit Lydia.

« L'essentiel » n'étant pas dit, tout l'enjeu du spectacle est de le suggérer, d'en tracer les contours, par les regards entre les deux femmes, les fantômes qui les entourent, les oreilles qui les épient, par le débit des mots qui va du saccagé-urgent à l'hésitant-craintif, par la surface des mots prenant souvent l'allure d'une conversation à l'heure d'un thé nocturne entre deux membres de l'intelligentsia russe.

La poésie, la littérature, Pasternak, Tchekhov, Stanislavski, Pouchkine, Gogol, Blok, Victor Hugo, Mauriac, Modigliani (qu'Anna croisa à Paris et qui fut séduit par la beauté énigmatique de cette grande fille maigre vêtue de noir venue de Saint-Pétersbourg) et bien d'autres passent dans leurs conversations (tous ne sont pas dans le spectacle). Si les jugements d'Anna Akhmatova sont souvent cinglants, c'est que l'exigence chez elle est première, la poésie entière et absolue : elle ne conçoit pas que l'on puisse être romancier et poète.

## Retenir les poèmes, brûler le manuscrit

Une scène fondatrice et récurrente alimente leurs nombreuses rencontres. Anna baisse la voix ou bien se tait, désigne les murs, le plafond (les micros), lance une phrase anodine genre « voulez-vous du thé ? », prend un papier et, de « son écriture rapide », écrit des vers tenus au chaud dans un coin de son être, Lydia les lit et quand elle les a retenus, Anna gratte une allumette et brûle le papier.

Les poèmes aux mots brûlants écrits dans la tête d'Akhmatova sont couchés brièvement sur le papier pour être imprimés dans la mémoire de son ami Lydia, autant de poèmes qui, pour certains, seront imprimés sur papier lors d'une accalmie due à la guerre de 1940 à 1946 avant que [Jdanov](#) (apôtre du « réalisme socialisme ») ne s'en prenne nommément à Akhmatova.

Il la traîne dans la boue, la voici de nouveau interdite de publication (et de plus, encore exclue de l'union des écrivains) jusqu'à une nouvelle ouverture (années du dégel) en 1961 qui durera jusqu'à sa mort en 1966, [Brodsky](#) saluant alors en son amie Anna Akhmatova, celle qui dota « de parole un monde sourd-muet »

Nadejda Mandelstam procédait de même avec les poèmes d'Ossip ; elle les apprenait par cœur. Ce ne sont pas là des cas particuliers. Nombreux sont ceux qui gardèrent en mémoire des centaines de poèmes interdits d'impression, des milliers de prisonniers du Goulag (comme en témoignèrent [Varlam Chalamov](#) et d'autres) savaient par cœur des vers d'Akhmatova, de Mandelstam ou de Pasternak.

Après avoir été brocardés, censurés, assassinés ou acculés au suicide par le régime soviétique si cher au président Poutine, les Tsvetaïeva, Mandelstam et Akhmatova sont aujourd'hui glorifiés et même muséifiés. Mais la force de leur poésie dépassera toujours le cadre où le pouvoir russe tente de la canaliser. Et ce spectacle « Deux ampoules sur cinq », sans le vouloir, fait écho à la Russie de Poutine qui voit chaque jour ses espaces de liberté de parole et d'expression, se réduire en peau de chagrin.

Comme Akhmatova qui ne prisait guère dire ses poèmes devant un large public (contrairement à un Maïakovski), Isabelle Lafon n'aime rien tant que le théâtre qu'elle façonne soit doux comme un vent léger, intime comme une confidence. C'est plus que jamais le cas ici, l'expression affleurant d'une voix intérieure et d'un corps plié (comme le roseau qui se plie mais ne se rompt pas), le murmure même de l'écriture dont l'actrice qu'elle est apparaît comme la confidente, la messagère. Et il en va de même pour Johanna Korthals Altes, sa partenaire à part entière, chacune étant comme le faire-valoir de l'autre.

## « Nous allions haut comme des astres »

Tout se passe dans un sous-sol, le « terrier » du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, éclairé par des lampes de poches dont la plupart sont tenues par les spectateurs du premier rang. Une ambiance de clandestinité, de résistance. Deux femmes dans la nuit de l'URSS, veillent à

maintenir un filet de lumière.

Tout advient donc dans la lumière incertaine, faillible, changeante des loupiotes tenues en main, perturbant ici et là les repères des actrices, donnant au spectacle un surcroît d'intense fragilité, mettant sous tension sa part d'aléatoire (certains moments sont semi-improvisés). Deux femmes en alerte sous les habits des mots de tous les jours ou d'une discussion littéraire, constamment, s'adossant au vivant, à l'urgence jamais assouvie de dire, d'écrire, de témoigner des choses de la vie, troquant l'horreur envahissante d'une époque contre la force infinie du poème porté par le babil de l'amitié :

« Comme sur le bord d'un nuage

Je me rappelle tes paroles

Mais à causes de mes paroles

Tes nuits sont claires plus que tes jours

Donc repoussés loin de la terre

Nous allions haut comme des astres

Pas de désespoir pas de honte

Ni maintenant ni plus tard ni alors

Mais vivants les yeux grands ouverts

Tu entends comme je t'appelle

Et la porte que tu m'as entr'ouverte

Je n'ai pas la force de la claquer. »

Ou encore « Le Verdict », écrit pendant l'été 1939, l'un des derniers poèmes de ce sommet qu'est le « Requiem » d'Akhmatova, plusieurs fois traduit en français, ici dans la très belle version de Sophie Benech (éd. Interférences) :

« Voilà. Le mot, pierre, est tombé

Sur mon sein encore vivant.

Ce n'est rien. Je m'y ferai.

J'étais prête depuis longtemps.

J'ai bien du travail aujourd'hui.

Il me faut tuer ma mémoire,

Il me faut empierrier mon âme,

Il me faut réapprendre à vivre.

Et pourtant...Ce foisonnement brûlant de l'été,

Comme une fête à ma fenêtre.

Depuis longtemps je presentais

Ce jour si clair, cette maison déserte. »

## INFOS PRATIQUES

"Deux ampoules sur cinq" d'après les notes de Lydia Tchoukovskaïa sur Anna Akhmatova

Adaptation et mise en scène Isabelle Lafon

Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, du lun au sam 20h, dim 15h30, jusqu'au 19 déc (sf les 6, 9 et 16), 01 48 13 70 00.

1706 VISITES | 1 RÉACTIONS

 +1

 Tweeter

 J'aime

11

1

TAGS

RUE89 CULTURE • THÉÂTRE • URSS

*Note* Les notes de blogs ne sont pas toutes mises en forme par l'équipe de Rue89 contrairement aux articles du site.